

docte William Jones, (1) fondateur et premier président de la société asiatique, ont cette tendance. Ceux de Colebrooke, moins vastes de point de vue, moins comparatifs, embrassant moins d'espace, sont plus précis et plus resserrés dans leur thème. Mais ceux, et surtout quelques-uns de ceux de leur contemporain et collaborateur, le capitaine Wilford, sont encore plus particulièrement consacrés à la défense du christianisme et de la tradition que ceux de Jones lui-même.

Wilford naquit allemand, (2) ses travaux s'en ressentent : c'est un peu sa manie de vouloir trouver tout, dans tout, à force d'arranger les mots et les choses et de n'admettre point de différence. A cela près, militaire et philosophe, littérateur et archéologue, Wilford, naturalisé Anglais, est un de ceux qui ont fourni les articles les plus étendus, les plus nombreux, les plus savans, sinon les plus exacts, aux *Asiatic researches*. Ce recueil est un de ceux dont le titre est le plus connu, le plus justement connu en Europe ; mais son contenu est loin de l'être, surtout en France. C'est dommage, car il s'y trouve certainement des trésors : au milieu de quelque sable il y a des diamans de haut prix. Les deux premiers volumes ont été traduits en français sous l'empire. L'entreprise en est restée là.

Colebrooke a donné sur les *Védas* et sur les systèmes philosophiques des Hindous, une série d'articles, ou plutôt de traités, qui font encore autorité dans la science : en effet ce que l'on a de mieux jusqu'ici sur ce point.

Dans une série de traités semblables, intitulés : *Essays on the sacred isles in the West. Essais sur les îles sacrées dans l'ouest*, Wilford a tenté, d'après les *Pouranas*, un travail du même genre sur les traditions primitives, sur les systèmes géographiques et chronologiques des Hindous, sur l'ère de Vicramaditya ; puis enfin sur l'origine et la décadence de la religion chrétienne dans l'Inde.

Ce n'est certes point l'érudition, ni surtout l'art des rapprochemens, qui manque à Wilford. Ce serait plutôt la prudence que doit avoir un Européen dans ses entretiens religieux, littéraires et scientifiques avec les Brachmanes ; ce serait plutôt la sobriété des détails et la fermeté du coup-d'œil.

Cependant tout cela ne lui a pas manqué au point qu'on l'a dit et qu'on pourrait le dire encore. S'il avait une certaine facilité à se laisser tromper, Wilford était consciencieux et honnête autant que laborieux et instruit. Dès qu'il s'apercevait de ses erreurs, il était le premier à les signaler. Sous ce rapport nous ne saurions mieux faire que de le laisser s'expliquer lui-même en traduisant ce qu'il en dit dans l'introduction générale des *Essais*. Il venait de s'apercevoir que son *Pandit* ou docteur Brachmane l'avait trompé dans les extraits des *Pouranas* qu'il lui avait demandés ; sous le coup de cette surprise, Wilford s'exprime ainsi :

« Au moment de paraître devant le tribunal de la Société asiatique et du public, ce serait en vain que j'essayerais de cacher mon émotion et mon anxiété.

« Je n'ai omis aucun effort pour rendre cet ouvrage aussi exempt d'imperfections que mes facultés me le permettent ; mais le sujet est si neuf, les sources si loin des savans de l'Europe, que l'inquiétude que j'en conçois, je l'avoue, n'est point petite. Heureusement pour moi, la Société à laquelle j'ai l'honneur de présenter mon travail, sera entre moi et le public ; car il est au pouvoir de chacun de ses membres, qu'il sache le sanciter ou non, de s'assurer du bon aloi de toutes les autorités que je cite ; les livres dont j'ai tiré mes enseignemens n'étant nullement rares ni difficiles à trouver. »

Wilford passe ensuite aux difficultés qu'il trouva dans la composition de son ouvrage, et à la cause qui en retarda la publication.

« Une heureuse, dit-il, mais désolante découverte, ajouta au retard de ma publication, bien que je n'eusse jamais eu le moindre doute sur l'exactitude et la sincérité de mes citations, les ayant comparées avec les originaux quelque temps avant d'avoir complété mon *Essai*. Cependant, venant à réfléchir combien de soins doit y apporter un auteur et avec combien de facilité l'erreur s'y glisse, je résolus de nouveau de faire une collation générale de mes citations avec les textes originaux avant que mon essai ne sortît de mes mains. En procédant à cette collation, je m'aperçus bientôt que partout où se trouvait le mot *Soutta* ou *Soutta-douita*, nom de la principale et même de tout le groupe des « îles sacrées », l'écriture était un peu différente, et la couleur du papier différente aussi comme s'il eût été taché. Surpris à cet étrange aspect, j'apportai la page à la lumière et m'aperçus aussitôt qu'il y avait une rature et que l'on y avait appliqué quelque chose pour blanchir la place. L'ancien mot n'était même pas tou-

jours tellement effacé que je ne pusse parfois le faire reparaître clairement. Je fus foudroyé, mais je sentis quelque consolation en pensant que mon manuscrit était encore en ma possession.

« Je repassai aussi mon *Essai sur l'Égypte* et le comparai aux originaux que j'y avais cités ; mes craintes ne furent que trop tôt réalisées : la même fraude, les mêmes ratures s'y faisaient remarquer. Je ne fatiguerai point la Société du récit de ma douleur à cette découverte, mais mon premier soin fut d'en informer mes amis, afin de m'assurer au moins l'avantage de l'avoir faite le premier.

Quand je vins à réfléchir que cette découverte eût pu être faite par d'autres, soit avant, soit après ma mort, que dans un cas ma position eût été tout-à-fait malheureuse, que dans l'autre mon nom eût passé couvert d'infamie à la postérité, et eût augmenté le calendrier de l'imposture, j'en ressentis un tel paroxysme que j'en craignis les plus graves conséquences pour l'état de ma santé alors affaiblie. Je formai d'abord la résolution de supprimer entièrement mes recherches et mes travaux, et d'informer le gouvernement et le public de mes aventures. Mes amis me dissuadèrent d'un parti trop précipité, ils me conseillèrent de m'assurer si la fraude avait atteint toutes les autorités citées par moi ou seulement une partie. Je suivis leur conseil, et ayant de nouveau collationné mes citations avec des manuscrits fidèles, je trouvai que les falsifications ne tendaient pas aussi loin que je l'avais d'abord appréhendé.

La suite au prochain numéro.

CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

J'ai à vous féliciter au sujet des documens intéressans que vous insérez dans votre publication vraiment utile, je veux dire, les pièces destinées à dessiller les yeux trop longtems fascinés sur l'esprit et la ligne de conduite toujours en harmonie au sein d'un ordre tant décrié et si innocent tout à la fois, l'Ordre de St. Ignace.

Comme un général habile, vous avez admirablement choisi votre position, en même tems que vous avez resserré l'ennemi de manière à ne le laisser point échapper ; car vous avez opposé à vos turbulens adversaires un rempart insurmontable en laissant à M. Dallas le soin de défendre les Jésuites. Quelle position anormale ! que celle de catholiques luttant sans aucune chance de succès contre le talent généreux d'un écrivain, protestant, mais sincère, candide jusques au fond de son âme.

Aujourd'hui que nos hommes éclairés sont unanimes dans le noble dessein d'établir les R. R. PP. Jésuites, il importe au canadien, il importe aussi à ces donateurs généreux de connaître de plus en plus les hommes qui ont fait honneur à l'humanité en se faisant les gardiens de la vérité.

Vos extraits M. l'éditeur confirment l'idée déjà conçue chez ceux qui pensent, qu'au sein des pays protestans, qui ont produit les de Hunter les Newman et les Brownson, au centre de cette Angleterre naguère si éloignée de l'unité, il y a des esprits doués d'un discernement extraordinaire comme l'écrivait Cléricus à M. Caning, ambassadeur près la cour de Lisbonne, des vues perçantes comme le regard de l'Aigle, dont la pénétration décèle la vérité à travers une forêt de mensonges.

Tel était Charles Dallas que le nouveau monde vit naître, fort jeune encore, attaché au consulat anglais au Havre, et l'ami du célèbre lord Byron, qui lui laissa le profit de son *Child-Harold*. Né avec une intelligence strictement droite sans la quelle il n'eût jamais pu percer à travers les préjugés de sa nation, il voyagea pour connaître les hommes et les choses, il les apprécia à leur juste valeur, et se montra constamment l'ennemi de la révolution française et le défenseur généreux et désintéressé des Jésuites. Sans énumérer ici ses nombreux ouvrages, ses *Elémens de la connaissance de soi-même*, ses *Observations sur le danger des systèmes d'éducation indépendans de la religion* je ne veux parler que de son livre intitulé : *La nouvelle conspiration contre les Jésuites démasquée* : c'est là je crois, M. l'éditeur que vous prenez vos excellens articles. Ce livre est au-dessus de tout éloge ; néanmoins il n'est pas assez connu par ce qu'il y a de bien peu de personnes qui se sentent le courage d'entreprendre la lecture d'un livre destiné à la défense d'une compagnie de religieux. Dans les pièces déjà reproduites dans les *Mélanges Religieux*, deux grands points se présentent au lecteur, le jour que jette l'auteur sur la fameuse conspiration de Portugal, dont les circonstances, si tant est qu'elle soit historique, ont été si étrangement défigurées par M. de Voltaire, l'honneur de la France le moins capable de se mêler d'histoire, et en second lieu, les vues toutes catholiques de M. Dallas sur l'éducation. J'admire, et qui est ce qui n'admire pas avec moi qu'un protestant élevé dans les préjugés de sa secte s'élève jusqu'à la sublimité du catholicisme ? Car quelle bouche, sinon une bouche catholique, pourrait prononcer ces paroles : « Sans une exhortation préalable, la Bible même ne devrait pas être donnée à lire à des enfans ou à des adultes ignorans. Les sociétés à Bibles, composées certainement d'âmes pieuses, répandront le bien ou le mal dans le monde à raison de la discrétion avec laquelle les livres saints seront distribués. En théologie comme en physique un esprit qui manque d'instruction, ne peut, par lui-même, saisir les vérités les plus incontestables. »

(1) Sir Williams Jones jouit d'une réputation colossale comme littérateur.

(2) Ce nom désigne plutôt une origine anglaise ; et si le capitaine naquit en Allemagne, ce dut être de parens anglais.